

HISTOIRE

DE

L'ANCIEN COUVENT DES MINIMES

LES MOINES

(Suite)

LE P. FRANÇOIS HUMBLOT

Dans les mêmes années que les religieux minimes, dont nous citons les noms à la fin du chapitre précédent, acquéraient le renom de théologiens distingués, le Père François Humblot méritait, par son éloquence, l'estime et les applaudissements de ses contemporains et obtenait une des premières places parmi les prédicateurs du temps (1).

La chaire, à cette époque, était loin encore de s'être débarrassée d'une érudition de mauvais aloi, empruntée aux souvenirs d'une mythologie surannée, à l'histoire des Grecs

(1) Voici en quels termes l'auteur du *Chronican Minimorum* inscrit dans son livre la mort de ce vénère religieux :

At quibus Tunc verbis efferam funus quod Turones exeunte Octobri produxerunt? Ille nimirum R. P. Franciscus Humblot fax ordinis sui splendidissima et benignissima, patriæ decus et ornamentum, sæculi proditijum Eoolesiaæ co/urnen, cujus ngriten atque meritum nulta oratio exæquaverit, nobis imma urâ morte subduclus est.

« Avec quelles paroles déplorer la perte qu'a faite à la fin d'octobre (de l'année 1612) le couvent de Tours; le père François Humblot, « splendide et douce lumière de son ordre, gloire et ornement de la « patrie, merveille du siècle, colonne de l'Eglise, dont le nom et le mérite surpassent tout discours, fut enlevé par une mort trop prompte! »

et des Romains, aux ouvrages de leurs poètes et de leurs écrivains. Le bon goût, cependant, commençait peu à peu de bannir la trivialité des expressions ; le langage était plus châtié et devenait moins indigne des vérités enseignées et de la sainteté du lieu où elles étaient annoncées.

Sous la Ligue, les orateurs sacrés avaient trop souvent transformé la chaire en tribune politique, et les assemblées chrétiennes en des clubs orageux ; la faction des Seize n'avait pas eu de plus intrépides avocats que certains curés de Paris, haranguant leurs paroissiens.

Mais cette effervescence n'avait pas duré, le calme revenu dans la nation et dans les esprits, on avait compris que la religion enseigne, dans une sphère plus haute que celle des agitations humaines et des révolutions politiques, les vérités éternelles et les principes immuables de la justice. Sa mission est d'éclairer les intelligences, de fortifier la conscience, elle ne descend jamais de ces hauteurs sereines pour se mêler aux troubles et aux partis du moment qu'à son désavantage et au détriment de sa salutaire influence (1).

Le Père Humblot fut un des prédicateurs qui tentèrent les premiers et avec le plus de succès de ramener le sermon à l'exposition du dogme et de la morale évangéliques.

D'autres y travaillèrent en même temps que lui, Fenouillet, Cospéan, Coeffeteau, le Père Cotton, jésuite et confesseur d'Henri IV, pour ne rappeler que les plus connus ; leur nom est resté dans la mémoire de la

(1) Voir pour cette partie de l'Histoire de l'Éloquence chrétienne deux ouvrages remarquables, le premier, de Labitte : *De la démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*; le second, plus récent, de M. Jacquinet : *Les prédicateurs au XVII^e siècle, avant Bossuet*.

postérité, leur mérite ne surpassa peut-être pas celui du religieux minime oublié aujourd'hui.

Il ne faudrait pas sans doute grandir outre mesure l'importance de son œuvre ; la chaire n'a point eu, comme la poésie, un Malherbe pour la tirer tout à coup de l'enflure, delà recherche, et la ramener à une noble et élégante simplicité. La réforme ne se fit qu'avec difficulté et lenteur, mais certainement, si nous écrivions uniquement un chapitre d'histoire littéraire, nous pourrions intituler celui-ci : un prédécesseur de Bossuet. L'étude des sermons que ce prédicateur nous a laissés confirmera notre appréciation, après que nous aurons dit quelques mots de sa vie religieuse et de ses controverses avec les protestants.

François Humblot était né à Verdun en Lorraine, en 1569, d'une famille obscure, honnête et chrétienne. Dès les premières études, qu'il commença fort jeune, il montra la vivacité de son esprit et la solidité de son jugement. •

A treize ans, ses humanités achevées, il quitta le collège de sa ville natale, et vint étudier la philosophie à Pont-à-Mousson. Il retrouvait, dans cette université, les Jésuites, ses premiers maîtres, et les étonnait par son ardeur à écouter leurs leçons et à les retenir. Quelques mois après, il se rendit à Trêves pour se livrer particulièrement à l'étude des mathématiques, et de Trêves il vint à Paris suivre trois fois par jour les cours d'un certain Maurus-à-Forosompronio, très-versé dans la connaissance de l'antiquité, professeur d'un grand mérite, malgré une pédanterie qui lui était naturelle, et qu'il portait jusque dans son nom latinisé. Après deux ans, le jeune étudiant quitta le maître, dont il s'était fait un ami, et suivant la coutume d'alors, riche de savoir et

léger de bagage et d'argent, il visita les principales Universités de France, s'asseyant au pied de la chaire des professeurs les plus célèbres, écoutant avec avidité leurs leçons, unissant toutes les sciences : le droit, la théologie, la médecine, les mathématiques, acquérant des connaissances universelles, professant à son tour et laissant partout sur son passage le souvenir d'une jeunesse sérieuse, d'une vaste érudition, d'une éloquence applaudie. On le trouve successivement à Orléans, à Lyon, à Valence, où il fait un cours de philosophie ; à Avignon, où il est reçu docteur en théologie ; à Montpellier, où il apprend la médecine ; à Toulouse enfin où le Parlement lui envoie une députation pour essayer de l'attacher à l'Université.

Quelquefois de grands seigneurs arrêtent le voyageur et l'obligent presque par violence à recevoir leur hospitalité et à la payer par des leçons. Il fut sur le point de passer en Espagne où une chaire de mathématiques lui était offerte dans la célèbre Université de Salamanque (1).

Mais il résista à toutes les offres et à tous les honneurs. A vingt-cinq ans, avec son triple doctorat en droit, en médecine et en théologie, il s'enfuit subitement de Marseille et vint frapper à la porte du monastère de la Croix de Colle ; le lendemain, il revêtait la bure noire de saint François de Paule. Désormais, ce qu'il avait fait pour acquérir la science humaine fut tenu pour rien ; toute son attention, tous ses soins se tournèrent à devenir le plus humble de ses compagnons de noviciat, le plus mortifié, le plus obéissant, le plus inconnu. Cette préparation qui sanctifie l'âme et la rapproche de Dieu

(1) Cf. *Histoire des Minimes*, par Dony d'Attichy,

est indispensable à l'orateur qui se destine au ministère de la parole chrétienne. Il fait ainsi sur lui-même l'expérience des vérités qu'il prêchera plus tard, et ses exhortations et ses conseils seront d'autant plus écoutés que sa sainteté paraîtra davantage.

L'édification de sa vie et la réputation de sa science engagèrent les religieux à l'appeler promptement à l'honneur et aux difficultés du commandement. Dès la troisième année de son entrée dans le cloître, il fut en même temps élu supérieur par deux couvents et désigné pour celui de Beauregard, près de Clermont (!).

Nous le voyons ensuite successivement nommé député au chapitre général d'Avignon, tenu en 1599, administrateur de la province de Provence, procureur général de l'ordre en 1602, provincial de Lyon en 1605, visiteur des monastères de France et enfin provincial de la Touraine (2). Ces charges incessantes, toutes accordées par les suffrages des autres religieux, montrent de quelle estime jouissait le père Humblot. Si sa modestie souffrait d'être placé au premier rang, quand il croyait ne mériter que la dernière place, la multitude de ses occupations n'arrêtait pas son zèle et les honneurs ne le retenaient pas dans l'oisiveté. Son temps, ses forces, son savoir et son éloquence étaient continuellement dépensés à la conversion des hérétiques, il n'y avait rien qu'il ne tentât pour les convaincre et les ramener. Voyons à l'œuvre cet intrépide ouvrier de la vérité, pour étudier les procédés de son apostolat et en admirer le succès.

Après un demi-siècle de guerres civiles, le calvinisme

(1) Livre ancien des chapitres généraux et provinciaux. *Arch. <W>part. H. 356.*

(2) *Idem.* — *Chronique des Minimes.*

vaincu sur les champs de bataille, n'avait été qu'à moitié défait ; l'édit de Nantes l'acceptait dans l'Etat et, à la faveur de cette tolérance, le prosélytisme des sectaires redoublait au sein des grandes villes et jusque dans les campagnes les plus reculées. Les prêches avaient lieu un peu partout, aux portes des cités, dans les champs, dans les hameaux éloignés, les assemblées des députés se tenaient régulièrement, et la secte, sans avoir à redouter les dangers d'une persécution violente, laissait croire qu'elle était sans cesse menacée. Les grands seigneurs n'étaient plus seuls dans ses rangs, les paysans, les ouvriers étaient pour le parti de nouvelles et précieuses recrues. Le crédit des uns et le fanatisme des autres semblaient encourager l'espoir d'une complète domination.

La lutte continuait donc entre les catholiques et les huguenots, et la prédication était surtout dirigée contre les erreurs du calvinisme, ses livres, ses pratiques, ses projets. François Humblot consacra sa vie à ce difficile et parfois périlleux ministère ; *il* parcourut la France en tous sens, évangélisa les principales villes, prêcha même dans celles qui étaient regardées comme le foyer de l'hérésie et le rendez-vous des ministres, Montpellier, Saumur, La Rochelle, Metz, entendirent plus d'une fois ses éloquents discours ; au moment où les dissidents tenaient leurs assemblées, il dressait sa chaire à côté de la chaire des prédicants, et s'il ne parvenait pas à ramener de l'erreur des esprits égarés, au moins défendait-il la bergerie contre les invasions et les attaques.

Sa constance et son ardeur ne connaissaient pas de bornes et on rapporte de lui des traits d'un admirable courage et d'une patience invincible ; ils montrent jusqu'à quel point ce saint homme portait l'amour de l'of-

thodoxie et la résolution de la défendre. Nous n'en raconterons qu'un seul, parce qu'il fait bien voir comment l'hérésie dans le peuple n'était le plus souvent que la satire des gens de l'Eglise. Les *Propos de Table de Luther* étaient, bien plus que les traités théologiques du réformateur et de ses complices, le manuel dans lesquelles ministres improvisés puisaient leurs enseignements. Le Moyen-Age avait sans doute ri des moines et des clercs, la verve gauloise avait trouvé dans ce sujet une mine inépuisable, mais de telles plaisanteries, souvent injustes, toujours déplacées, avaient diminué le respect sans porter atteinte à la foi ; au xvr^e siècle, on badinait aussi, mais sous l'éclat de rire il y avait la grimace de l'apostat, et la haine du sectaire empoisonnait l'épigramme joyeuse. Le Père Humblot en fit une expérience qui tourna, grâce à son sang-froid et à son habileté, à la confusion des hérétiques et à la gloire de sa vertu.

Après une journée de marche, revenant de Toulouse, il entra dans une auberge du Languedoc, harassé de fatigue et trempé de pluie. Le moine s'approcha du feu pour faire sécher ses vêtements ; il avait fort piteuse apparence avec sa robe souillée d'eau et de boue, sa pauvre besace, son bâton et sa maigre figure. Bonne aubaine pour les plaisants du lieu ! Ils commencent à rire et à se moquer du passant qui les écoute sans rien dire. Quatre huguenots devisaient à une table voisine avec un de leurs ministres ; ils furent les plus hardis et crièrent le plus fort ; les verres se vidaient, mais leur esprit paraissait inépuisable. Les papistes sont mis en cause, leurs superstitions jugées de haut, les moines tournés en dérision, traités de fainéants et de malpropres.

L'inconnu écoute sans mot dire les plaisanteries que sa présence a provoquées et laisse passer les invectives

qui lui sont directement adressées. Son silence encourage les autres, ils l'interpellent :— Savez-vous le latin ? lui demande le ministre. — Quelle innocente et insidieuse question ! comme on va se moquer de ce religieux simple d'esprit et pauvre de paroles, qui ne pourra répondre ! les moines ne sont-ils pas tous des ignorants ? — Je le connais un peu, réplique le père Humblot qui ne payait pas de mine. Aussitôt on lui demande l'explication de ce verset d'une épître de saint Paul : « Dans les derniers temps, il y aura quelques-uns qui se révolteront de la foi, s'amusant à des esprits trompeurs et à des doctrines fausses, etc., défendant de se marier et de s'abstenir des viandes que Dieu a créées. » Le texte ne pouvait être mieux choisi pour confondre l'inconvenance et la sotte arrogance de ceux qui posaient pareille question. Le Père en fait immédiatement l'application aux protestants, n'épargne pas les chefs de la secte, confond ses interlocuteurs par sa vaste connaissance des Livres-Saints et les oblige à subir, dans un long et vigoureux sermon, la réfutation de toutes leurs grossières plaisanteries'. Leur désappointement et leur honte vengèrent suffisamment le moine qui aurait voulu bien moins les humilier que les convertir (1).

Charnier, un des plus savants théologiens de la Réforme, le même qui eut plus tard à Nîmes avec le célèbre Jésuite Cotton une conférence restée fameuse, continua des relations avec le Père Humblot. Ils échangèrent une série de lettres sur plusieurs points de dogme et d'Histoire ecclésiastique ; mais la science et la charité de son correspondant catholique ne purent triompher de l'obstinée persistance du calviniste à demeurer dans l'erreur.

(1) *Histoire des Minimes*, par Dony d'Attichy.

Le cœur avait presque été gagné! l'esprit ne se rendit pas. (1)

Un autre de ces remuants joûteurs, qui s'appliquaient à fatiguer sans cesse de leurs provocations les docteurs catholiques, entra aussi en conférence avec François Humblot. Il se nommait Théophile Cassegrain, et il ne doutait pas plus de lui-même que de sa foi. Dans son parti, on redoutait de lui un zèle trop entreprenant qui ne craignait pas de se mesurer avec les plus habiles et les plus forts athlètes de la papauté. Le Synode de Montpellier lui reprocha d'avoir écrit « avec trop d'affectation, de vanité et de flatterie » une lettre au Cardinal Du Perron (2). La leçon de modestie et de retenue, donnée par ses correligionnaires au ministre bourguignori, porta peu de fruits. L'année suivante, il lançait avec retentissement et l'éclat, une nouvelle brochure qu'il intitulait fastueusement — *Certamen ad omnes theologos Ecclesiae Romane* « Provocation à tous les Théologiens de l'Eglise romaine » Un aussi audacieux défi ne pouvait rester sans réponse. Deux Minimes, le père Dinet, alors provincial à Lyon, et le père Jean-François, allèrent trouver à Pont-de-Veyle le présomptueux ministre et ouvrirent la discussion. Les débats furent quelque temps après transportés à Mâcon et le père Humblot quitta Usson où il était à la cour de la reine Marguerite, et vint se joindre aux deux religieux (3). Les Minimes avaient été violemment attaqués dans le libelle de Cassegrain ; un double devoir les forçait d'ac-

(1) Cf. *La France protestante de Hag.* (Charnier)

(1) Zi. *La France protestante* de MM. Haag. — "Voici le titre du factum adressé par le ministre à l'illustre cardinal — *Epître en datte du Pont de Veyle en Bresse, le 10 novembre 1597, avec trois thèses en théologie*

(3) Cf. *Histoire des Révolutions de Maçon*, par l'abbé Agut,

complir jusqu'au bout l'engagement qu'ils avaieni accepté de le*réfuter.

Une solennité inaccoutumée fut donnée à la conférence ; elle eut lieu à l'Hôtel-de-Ville ; les principaux personnages delà cité y furent invités; le lieutenant du roi Bariot plaça des troupes dans la salle et aux portes pour maintenir l'ordre et le silence ; les auditeurs accoururent en foule et plusieurs jours de séances prolongées ne lassèrent pas l'attention publique.

Un double procès-verbal de ces longs entretiens nous est resté, écrit par l'un et l'autre adversaire (1). A lire les deux récits, on voit que les questions échangées portèrent sur le fond même des dissidences entre romains et calvinistes. L'autorité de l'Écriture, la méthode d'interprétation, la valeur et l'importance de la tradition, l'usage et le rôle de la raison dans les mystères de la foi, l'obéissance due au successeur de saint Pierre, voilà ce qui fut successivement attaqué et défendu. La méthode d'exposition n'a pas changé et les textes des Livres-Saints restent les principaux arguments invoqués contre l'enseignement de l'Eglise ou allégués en sa faveur. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître que la discussion est plus calme, plus digne que dans le passé. Si on frappe avec

(1) Dispute solennelle agitée en la maison de Ville de Mascon entre Fr. Humblot minime et Ch. Cassegrain ministre, Lyon. Jean Pillehote, 1599.

Advertissement sur le libelle fameux publié par F. Humblot sous le nom de la dispute solennelle agitée en la maison de Ville de Mascon entre le dict Humblot et Ch. Cassegrain, ministre, par Ch. Cassegrain, Genève — Etienne Gamonet. 1600.

Ce livre est dédié à Madame Jeanne d'Ornezeau, dame de Biron-Saint-Blancart, Chefbetonne etc., veuve de Messire Arnaud de Gontaut, Maréchal de France.

vigueur les erreurs, on a plus de ménagements pour les personnes. Les insultes et les gros mots ont disparu ; le langage et le ton sont de meilleure compagnie.

Gassegrain, convaincu d'ignorance et de mauvaise foi, paya cher la déconvenue qu'il s'était attirée. Les ministres lui firent d'amers reproches pour s'être engagé témérairement dans une lutte qui eut un grand retentissement et d'où le parti ne tira que confusion et désarroi. Ces déboires et ces ennuis, ou plutôt la force de la vérité qui triompha de ses hésitations le conduisit au catholicisme ; avant sa mort, il abjura l'hérésie.

De tant de controverses engagées avec la secte protestante, de ses nombreuses prédications, commencées à Saint-Jean de Lyon et continuées dans la plupart des villes de France, le père Humblot a laissé trois volumes de sermons, édités après la mort de leur auteur par une main pieuse qui respecta l'œuvre qu'elle mettait au jour (1). Ajoutons, pour ne rien omettre, deux oraisons funèbres, la première du père Ange de Joyeuse, capucin, la seconde du duc de Montpensier prononcée à Trévoux « ville capitale de Dombes ».

Les sermons sont disposés selon l'ordre liturgique pour tous les dimanches de l'année et le dernier volume est

(1) *Conceptions admirables sur tous les dimanches de l'année. Le tout presché en divers lieux par le Révérend Père François Humblot, religieux minime de la congrégation de Saint-François-é-Paule et provincial du même ordre en la province de Touraine.* A Paris chez Pierre Chevalier, Rue Saint-Jacques, à l'image de Saint-Pierre, près les Mathurins. 1625.

Publiées par G. M. L'Approbaton est du 13 juin 1617.

Le troisième volume ne parut qu'en 1627. Le titre en est ainsi modifié — *Conceptions admirables . . . preschées en divers lieux par un des plus renommés personnages et l'une des grandes mémoires de notre temps.*

exclusivement consacré aux panégyriques des saints. Ce qui frappe d'abord à la simple lecture de ce recueil, c'est le choix sévère apporté dans le sujet des discours ; la plupart sont empruntés à l'évangile de la Messe et l'explication du texte sacré en fait tout le fond. Ainsi pendant les quatre semaines de l'Avent, l'orateur traite successivement du Jugement dernier, des diverses manifestations de Jésus-Christ, de la mission d'Elie et de celle de saint Jean-Baptiste, de l'autorité de la parole de Dieu. Dans la longue série des dimanches qui suivent la Pentecôte, il reste fidèle à sa méthode et donne à ses auditeurs l'explication des paraboles évangéliques, du Samaritain, de l'intendant infidèle, des talents, du Publicain. et du Pharisien. Son interprétation du texte et ses développements historiques ou moraux sont, la plupart du temps, simples, faciles à saisir, sans recherche affectée, sans vaine subtilité. Il ne s'appuie que rarement sur des sens détournés, sur ces allégories fausses, étranges, tirées de loin, dont les prédicateurs d'alors étaient si prodigues. Ainsi la résurrection du fils de la veuve de Naim est pour lui le symbole de la résurrection spirituelle du pécheur; la guérison du paralytique lui fournit l'occasion de parler de la rémission des péchés ; Jérusalem, cette ville malheureuse, sur laquelle Jésus verse des larmes, est à ses yeux l'âme du coupable endurci dans le mal.

Toutes les fois que le père Humblot, fortement saisi par la grandeur du mystère qu'il expose ou de la vérité qu'il défend, ne songe pas à couvrir sa pensée d'ornements étrangers, quand il se contente de parler comme il pense et comme il sent, son discours est concis, nerveux, clair, sa phrase vive et pressée, ses expressions nettes et fortes, il touche à la véritable éloquence. Mais ces moments sont rapides comme l'éclair et ne laissent qu'une trace lumineuse trop fugitive.

Les panégyriques qu'il a composés confirment ce que nous avançons ici, l'art y paraît presque seul et la plupart du temps est défectueux. Dans ces discours d'apparat, écrits au prix des plus grands efforts d'une imagination en travail, nous trouvons en grande partie les défauts qui déparent la chaire à cette époque, la recherche, l'enflure, l'érudition pédantesque, les métaphores ridicules.

Ainsi, Marie-Madeleine, « roche d'obstination qui
« jamais n'avait pu s'ébranler par les remontrances de ses
« sœurs et de ses parents, n'eust sitôt ouy le son musical
« de la voix de ce grand Chantre, le Fils de Dieu, qu'elle
« se trouve éprise de quitter son péché pour suivre en
« tous lieux ce seigneur, en intention de se fendre et
« de se convertir à ses pieds. »

Un rocher ébranlé par des remontrances, docile à la voix qui l'appelle, cherchant à se convertir, quel galimatias ! Dans un autre endroit nous apprenons que saint
« André entendant la voix de Jesus-Christ, délaiss-
« sant toutes choses, a fait escorte et bonne assistance à
« ce colonel divin, l'a suivy au combat et avec le cou-
« telas de la croix a vaincu et surmonté le diable. »

Et voici comment est divisé l'éloge de ce saint Apôtre :
< i Aujourd'hui, à l'imitation des Thracés, suivant son
« général au triomphe, porte avec lui ceste croix qu'il
« append aux pieds de sa divinité et de l'autre main lui
« offre et présente l'odeur plus agréable et flagrant de ses
« actions plus saintes et glorieuses. »

On le voit, avant de s'introduire dans les salons, le précieux avait régné dans la Chaire.

Rendons cependant complète justice à l'écrivain en reconnaissant que le burlesque a disparu tout à fait de ses discours ; il n'y a plus de place pour ce style macaronique si cher à ses devanciers. Le mauvais goût se glisse

encore en maint passage, mais la décence n'est pas choquée, ni les oreilles délicates offensées. On relèvera bien encore d'ici de là un certain nombre d'expressions étranges ; les évangélistes seront appelés des secrétaires divins ; la justice, l'impératrice des vertus ; on dira de nos offenses qu'elles sont savonnées au baptême ; des saints qu'ils sont des luminaires de vertus, les mignons de Dieu ; le sang précieux de Jésus-Christ sera tout ensemble comparé au grand Océan où se fait la lessivé générale et à la boutique garnie de drogues qui purgent le monde, etc., etc. Mais ces fautes sont incomparablement plus rares que dans un grand nombre de sermonaires contemporains.

Les textes anciens sont moins souvent cités ; jamais on ne rencontre de citations grecques ou hébraïques. Lui-même déplore cet usage : « j'ai laissé toutes allégations « de sentences latines, grecques, hébraïques et les citations des passages, jugeant, quoi que la coutume ait introduit, que les harangues françaises doivent être nettes de tout ce qui est étranger, afin que la suite et le sens en paraissent mieux. » Voilà un progrès sérieux dont il faut tenir compte.

Nous devons enfin relever sa modération, chaque fois que le protestantisme est en cause. Qu'il attaque les erreurs ou réfute les calomnies des hérétiques, il ne laisse échapper ni injures, ni invectives, ni allusions personnelles ; il plaint les égarés, cherche à les ramener, mais sans blesser leur amour propre, ou tourner en ridicule leur aveuglement.

« Maudite liberté de conscience, s'écrie-t-il quelque part, qui attire tant d'âmes à la solde du diable, fausse liberté, mais vaine captivité, puisque c'est là où le diable garrotte le chrétien qui, renonçant à sa vraye mère, se loue à longues années à ce tyran qui finalement le perdra.

« Exemple d'abomination où le vice est embrassé pour
« vertu et la vertu ou plutôt les œuvres vertueuses et
« méritoires condamnées et prises pour superstitions ap-
te parentes. »

Le Religieux sait du reste que les succès de la secte
ont pour cause trop souvent la tiédeur des catholiques
et le relâchement de leurs pasteurs. Son amour pour
l'Eglise ne l'aveugle pas sur les faiblesses et les fautes
de ceux qui la servent ou la gouvernent et il laisse
échapper des plaintes comme celle-ci :

« Hélas, au siècle où nous sommes, il semble que les
« prélats soient endormis et épris d'un profond sommeil
« sur le salut de leurs sujets. O siècles dorés où voustrou-
« vez-vous? Où étiez-vous, Eglise, où estes-vous main-
« tenant ; votre état est bien changé ! »

Nous signalerons, en terminant, et sans trop nous y
arrêter, les deux Oraisons funèbres laissées par le père
Humblot et dont une seule fut réellement prononcée, (1)
Les défauts que nous avons marqués plus haut y paraissent
encore avec exagération, la dernière surtout en est
chargée.

Pour nous raconter la vie du Père Ange de Joyeuse,
capucin fameux, l'ingénieux panégyriste ne trouve rien
de mieux que de le promener et nous avec lui, dans trois
palais, le premier de Polyphile qu'il rejette ; le second
d'Hercule qu'il abandonne, le troisième de Grégoire de
Nanzianze dans lequel il entre et séjourne. Avant d'in-

(1) Elles ont été réunies par leur auteur en un petit volume qui a pour
titre *Discours funèbres et panégyriques faits en mémoire de feu Monseigneur
le duc de Montpensier et de feu Très-R. Père Ange de Joyeuse, provincial de
la province de France, de l'ordre des Capucins, par P. François Humblot
minime.* — A Lyon, chez Claude Morillon. 1608.

troindre son héros dans chacun d'eux, il lui fait traverser trois galeries somptueusement décorées ; dans la première sont «effigiées» toutes les parties de la philosophie, dans l'autre les tableaux des sept sacrements, dans la dernière enfin, les principales figures de l'histoire ecclésiastique. Tout cela est décrit par le menu, et le discours devient une encyclopédie de connaissances universelles, où l'éloge du religieux ne trouve guère place.

L'Oraison funèbre du duc de Montpensier n'est pas agrémentée de tous ces étranges ornements, elle est plus simple et plus pathétique. Elle ne nous est pas parvenue telle qu'elle avait été prononcée ; ce n'est que sur les instances de la duchesse de Montpensier, que l'orateur recueillit plus tard ses souvenirs et écrivit de mémoire ce qu'il avait dit dans l'Eglise de Trévoux, en présence de la cour du Parlement des Bombes.

« Je n'eusse jamais pensé, dit-il, dans la dédicace de
 « son livre à la veuve du duc, que le discours que je vous
 « adresse, prononcé pour la consolation de vos sujets de
 « Dombes, deust servir à la vostre ; et que ce qu'ils
 « avaient ouy, vous l'eussiez à voir et la France à lire ..
 « Je n'en avais rien par écrit ; je l'ai dicté pendant mes
 « voyages et visites. »

L'orateur unit dans son discours l'éloge, la plainte et la consolation. Il loue le duc de Montpensier comme grand homme, grand prince et grand chrétien, déplore sa perte avec l'Eglise, le Roy et la France, console son épouse, ses parents, ses sujets, en montrant comment sa mort l'a fait passer à une vie meilleure. On y rencontre des pensées telles que les suivantes dignes d'être notées.

« On eût dit, tant ce prince était sensé, que la prudence étoit sa mère.

« Comme il avoit acquis l'empire sur soi, il régnoit
 « aussi sur tous ceux qui s'approchoient de lui. »

« Comme le roseau cède aux ondes et fléchit au vent
« sans débris, la vertu est secouée, non terrassée, encore
« ces secousses ne l'ébranlent qu'en son Avril. »

« On est homme par le droit de nature ; par celui des
« nations, on est prince et chrétien par la grâce de Dieu
« et par le bénéfice de l'Évangile. »

Il termine une peinture de la cour par cette réflexion :

« Ce sont les yeux de la cour et les tours du siècle :
« Tout y rit aujourd'hui, demain tout y pleure. »

Parlant de la foi que le duc avait toujours professée pour nos mystères, il condamne ceux « qui s'ingèrent de manier la théologie au vent et gré d'une imagination capricieuse et bizarre, et peser les mystères au trébuchet de la raison naturelle. » « Comme si le ciel, ajoute-t-il, jouoit de pair avec la terre, si la sagesse étoit esclave de l'opinion, et si la parole de Dieu étoit sujette au babil éventé d'un indocte muguet. »

Les grandeurs et les dignités mondaines ne l'éblouissent pas, et comme Bossuet le fera plus tard avec une éloquence qui ne sera jamais égalée, le père Humblot jette en proie à la mort : fortune, renommée, qualités et victoires, afin que l'homme paraisse néant en face de Dieu, et uniquement orné des dons de la grâce et des mérites de ses propres vertus.

« Que si quelqu'un objecte qu'il n'y a que la vie présente qui distingue les princes d'avec les ordres inférieurs, que le sépulchre rend tout commun, que devant Dieu les hommes sont indifférents, que tout est égal au parquet de la justice et de la majesté divine ; je ne désavoue pas que l'unique grâce de Dieu donne investiture aux princes. Il fait des hommes ce que nous faisons des jetons, dont les uns valent plus que les autres. J'ajoute que tout prince est comptable, autant et plus que sont les bûcherons. »

La péroraison est formée par quelques paroles de consolation adressées à la duchesse de Montpensier et une exhortation aux assistants à prier pour l'âme de celui qu'ils pleurent.

Dans ce discours, notre prédicateur eut, sans le savoir, pour concurrent un des orateurs sacrés les plus en renom à cette époque, Fenolliet, bientôt après élevé à l'évêché de Montpellier (1).

Le rapprochement des deux oraisons funèbres ne serait pas défavorable au minime ; si l'éloge prononcé à Notre-Dame emprunte à la solennité du lieu et de la cérémonie officielle, plus d'appât, une élévation plus soutenue, le discours de Trévoux semble l'emporter par la simplicité, le mouvement, et je dirai aussi la vivacité des regrets et la sincérité de la louange. Le prêtre qui console des chrétiens et le religieux qui pleure un bienfaiteur et un

(1) *Oraison funèbre sur le trépas de Henri de Bourbon, duc de Montpensier, prononcée en la grande église de Notre-Dame de Paris, le 21 mars 1608, par Messire, Fenolliet, Paris, Rolin-Thierry, 1608.*

Nous ne nommerons ici que pour mention un autre panégyriste du duc de Montpensier. Jessé Ganu, de Rouen, qui fit imprimer son discours sous ce titre : *Oraison funèbre à la mémoire de feu Monseigneur le duc de Montpensier, dédiée à Madame son épouse, par Jessé Canu, rouennais escollier, et prononcée publiquement au collège du trésorier de Notre-Dame de Rouen, par le mesme, le dimanche 16 mars 1608.*

On jugera de l'œuvre de ce véritable écolier et de la manière dont on enseignait alors à parler, par la proposition même du discours. « A « cette occasion, dit-il, bâtissons une antipéristate, en sorte que nous « puissions faire sympathiser le chant de joie avec le chant funèbre, et t tirons ces deux effets d'une même cause, et que cette cause soit la t mort. »

Parce que le duc de Montpensier eut son château de Graillon incendié, il est comparé à Sardanapale et appelé l'Hercule de France. Dans la péroraison, le chant de joie seul est entendu « comme jadis l'on « jetoit en l'air mille cris d'allégresse lorsque quelque capitaine ro- « reain étoit mené en triomphe et qu'il s'en étoit dans le capitole c porter sa couronne de lauriers, marque de sa victoire, au giron de « la statue de Jupiter; de même ores que Henri de Bourbon, duc de e Montpensier, tiré sur un char de gloire, triomphe dedans les cieux, « et qu'il est allé présenter à son Dieu, mn point un laurier, mais « une âme toute divine, escriions-nous avec Horace, messieurs, escriions « nous à gorge déployée :

*Teque dum procedis, lo triumphe !
Non semel dicemus, lo triumphe !*

ami y paraissent davantage et nous touchent plus profondément. Après avoir lu l'un et l'autre, nous persistons à remettre François Humblot au rang où le plaçaient ses auditeurs, qui le comptaient parmi les plus éloquents prédicateurs de leur temps ; son mérite le met au nombre de ceux qui préparèrent avec le plus de succès l'avènement des Bossu et des Bourdaloue (1).

Ses grands travaux, ses courses d'apôtre et les austérités de sa vie avaient usé ses forces avant l'âge (î). Il succomba à 43 ans au couvent de Tours, protestant de sa foi au mystère de l'Eucharistie, édifiant ceux qui le servaient par sa douceur, sa résignation et son courage, et rendant le dernier soupir avec ces mots sur les lèvres :

« O bon Jésus, donnez-moi patience (1). »

L'abbé J.-B. VANEL.

(A suivre.)

(1) Voici deux témoignages de l'estime dans laquelle ses contemporains tenaient le père Humblot.

Gauthier, jésuite, dans sa table chronographique, dit de lui qu'il fut remarquable par sa piété et son zèle, non moins que par son talent extraordinaire et sa prodigieuse mémoire. « *Piétate ac zelo non minus insignis quam eximio ingenio ac memoria singulari.*

Valladier (Partitions oratoires, livre 2). « *Humblotum proestanti memoria, exquisita eruditionis, incredibili fama eduxit et inimitabili familia.* »

L'Ordre des Minimes produisit Humblot qui jouit d'une mémoire remarquable, d'une érudition profonde et d'une incroyable renommée.

(i) C. f. *Les derniers soupirs d'une âme religieuse, tirés sur l'heureuse et pieuse mort du révérend père François Humblot, provincial des Minimes, en la province de Touraine.* Composé par le révérend père André Chauvineau, religieux minime marseillais, prédicateur ordinaire du roi.

A Paris, chez Eustache Foucault, rue Saint-Jacques, à la Coquille.

Dédié à Messire Nicolas de Verdun, conseiller du roi, premier président en sa cour du Parlement de Paris.

(1) Cf. *Les délices spirituelles que le R. P. François Humblot, allant au ciel, a laissées en terre, par François du Bois.*

A Saint-Mileriel, Cyprien Rovier, 1618.

Outre les ouvrages cités plus haut, le père François Humblot a laissé deux opuscules : *Censura præmiu thesibus Salmu riensium Academicorum præfati* (1611) *Salmurii-Phantasma cœmæ ministræ-Parisiiis-Apud Eustachum Foucault.*